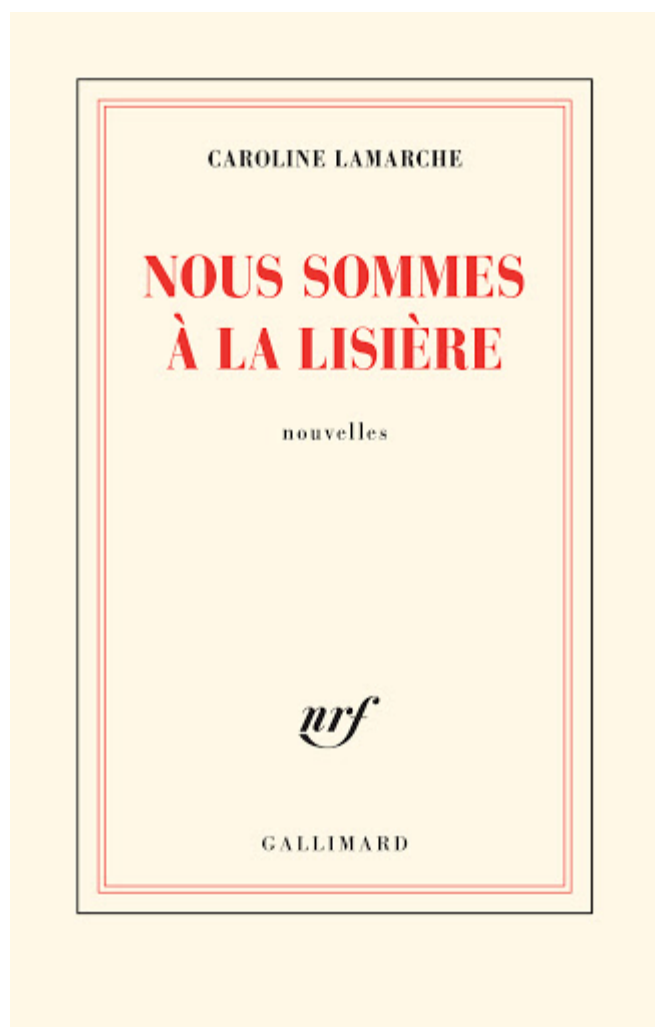


par **David Lombard**



MENU

Nous sommes à la lisière de **Caroline Lamarche** **Vers un monde pas si** **étrange ?**



Le dernier recueil de nouvelles



MENU

de Caroline Lamarche, *Nous sommes à la lisière*, décrit neuf rencontres entre humanité et animaux. Deux univers qui se ressemblent sans jamais se rejoindre complètement, et qui peuvent s'apprécier, mais sans jamais vraiment se comprendre.



Écrivaine et poète belge, Caroline Lamarche a voyagé entre Liège, où elle est née, l'Espagne et la région parisienne. Il n'est pas surprenant de lire des similarités entre des romans tels que *Le jour du chien* (Minuit, 1996), qui lui a valu le prix Victor-Rossel, et ses nouvelles qui incluent toujours au moins animal. Prix Goncourt de la nouvelle 2019, *Nous sommes à la lisière* ne faille pas à cette habitude mais va un pas (ou une patte ?) plus loin en ajoutant une sensibilité humaine à son activisme pour les droits des animaux.

Quand je dis nous, c'est surtout moi. Je vis seul, mais c'est nous. Surtout depuis qu'elle a disparu. J'ai besoin d'un nous dans ma vie. Y a-t-il encore des nous dans nos vies ? Il y a autre chose. Frou-Frou est le miroir de



MENU

mes pensées.

Cet extrait du premier récit, « Frou-Frou », évoque la tension dominante dans le recueil qui s'exprime à travers la dépendance des humains par rapport aux espèces animales. Même si ces dernières donnent leurs noms aux différentes nouvelles, ils n'en demeurent pas exactement les protagonistes ou les narrateurs. Les animaux servent de prismes à travers lesquels le lecteur ou la lectrice découvre la fragilité et la sensibilité humaines sous toutes leurs formes. Comme la cane « Frou-Frou », ils sont les « miroirs de nos pensées ».

Q

Au-delà de cette perspective anthropocentrique, les tentatives de rapprochement et d'identification à l'autre¹ ne manquent pas. La fillette de « Mensonge », par exemple, insinue que le nom de son cheval lui a été donné, « à cause de l'amour », sans doute porté pour sa monture. Elle ajoute par ailleurs qu'« un animal comme Mensonge transporte la forêt à l'intérieur de soi » et qu'« on en devient *invulnérable* ». Cela étant, rien n'est éternel. Chasse le Mensonge et il revient au galop pour rappeler l'immuable innocence de l'enfant.

Ces tentatives questionnent même certaines traditions chrétiennes, quand, dans « Lin, Clet, Clément, Sixte, Corneille et Cyprien », les poules se voient, comme

leurs prétendus supérieurs, potentiellement méritantes de l'hostie :



MENU

*Peut-être, après tout, le
jetterait-on dans la basse-
cour proche, celle de sa
ferme, contigüe à l'église.
Car, en poussant le
raisonnement à l'extrême, en
quoi un estomac de poule
est-il plus indigne de
recevoir le corps du Christ
qu'un estomac humain ?*



De la religion à la littérature, Lamarche passe du coq à l'âne, ou plutôt de la poule au hérisson. Nommé « Ulysse », ce dernier hérisson fait aussi référence à la copie de l'œuvre monumentale bien que déconcertante de James Joyce que la narratrice, professeure de lettres modernes, a jetée dans la mer dans l'espoir qu'elle ne la narguera plus². Comme son exemplaire du roman qui survit au naufrage, le hérisson résiste à ses passages sur les routes et « aux piétons incapables de le saisir sans s'écorcher les mains ». Face au snobisme intellectuel, la narratrice se sent incompétente et se conforte en imaginant son Ulysse « blotti sous le ventre bienveillant d'une vache ». L'auteure démontre encore une fois que les apparences sont trompeuses et que la résistance de l'humain ne tient qu'à un fil,



MENU

ou dira-t-on à une épine ?

Dans le même registre, « Élie » fait implicitement écho au *Printemps silencieux* de Rachel Carson (1962)³. Ici, il est question d'une liberté dont le papillon jouit si facilement, alors qu'elle demeure inaccessible pour la narratrice. À travers un rêve, le printemps devient une prison de verre transparent, tout comme sa vie sentimentale. Dans sa nature la plus destructrice et contrôlante, l'homme exerce souvent et malheureusement dans l'ombre. Il est d'autant plus triste de lire que le papillon ne puisse déployer ses ailes que dans un rêve.



L'animal reprend la main dans « Tish », où il est comparé à un humain, voire à un dieu :

*Dans le récit de la Genèse,
Adam et Ève peuvent tout
faire sauf une chose, qui les
exclut du Paradis. Avec cette
lettre, j'ai perdu le Petit
Paradis, cette friche
enchantée et sauvage où je
veillais sur Odile et Lieve
comme un dieu observateur
et bienveillant. Ou comme
un chat. Une bête errante.*

Dans « Tish », il n'est plus question de contrôle mais de bienveillance, et de



MENU

tolérance. Comme le chat qui erre sans raison connue, le narrateur se complait dans sa vocation auto-désignée de protecteur. Le symbolisme religieux subtil de Lamarche, d'autre part, frappe encore pour démontrer un manque de tolérance, qui daterait peut-être de l'épisode du jardin d'Éden.



« Merlin » oscille entre innocence et responsabilité. « Si vous voulez dire par là que la nature est toujours aussi belle mais que nous la savons malade, oui, en effet, nous ne sommes plus innocents », pourrât-on lire dans une conversation.

L'interrogation de la narratrice sur la souffrance du monde se poursuit ensuite lors d'une rencontre avec une personne malentendante :

*Mes paupières brûlent de
révolte, un chagrin dur qui a
perdu depuis longtemps le
tendre chemin des larmes.
J'attends que cet homme
m'en libère en s'asseyant à
son tour, qu'il me parle
encore de son ouïe blessée,
de cet obstacle entre lui et le
monde – un sifflement
continu – pour que je puisse
comprendre notre innocence
perdue, la fin de l'époque
enchantée où nous croyions*



MENU

la nature éternelle.

Lamarche rappelle que la « nature éternelle » a toujours été une idée fallacieuse.

L'homme a failli à ses responsabilités envers le monde naturel, qui se sent maintenant piégé, impuissant face à lui, comme « l'oiseau prisonnier des branches, pris dans un entrelacs, un piège aérien ».



Le dernier récit de Lamarche, « Rudi », cherche une médiation efficace entre les mondes naturel et humain, une tentative qui se termine en *pathetic fallacy*⁴ :

L'adoption d'une créature humaine par un animal est-elle possible ? Quand elle repense à l'écureuil du Green-Wood Cemetery, elle l'appelle secrètement « Rudi ». Comme si Rudi connaissait, lui aussi, ce paysage somptueux veillant sur six enfants enterrés à l'âge tendre. C'est Rudi qui lui est apparu sous la forme d'un écureuil roux, c'est avec lui qu'elle a parlé dans un langage compréhensible d'eux seuls.

Lamarche frôle ici l'anthropocentrisme en proposant un « langage » que toutes espèces pourraient comprendre.



MENU

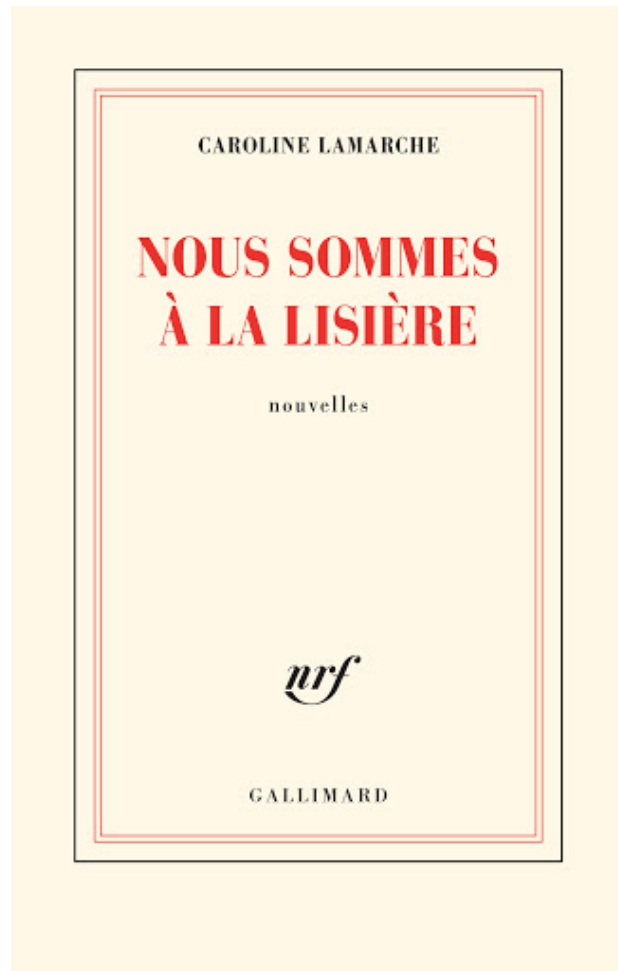
Cependant, *Nous somme à la lisière* ne se lit pas, dans son ensemble, comme une ode à la nature qui raconte les animaux de *leur* point de vue. L'adoption de l'animal par l'homme, ou l'inverse, ne semble pas vraiment être au programme. La plume de Lamarche baisse plutôt des frontières de plus en plus floues entre les mondes humain et non-humain, et tente d'écouter une nature que nous avons tendance à entendre d'une oreille biaisée, une nature (humaine ?) finalement pas si étrange mais plutôt familière.



EN SAVOIR PLUS...



MENU



Nous sommes à la lisière

Caroline Lamarche

Gallimard, 2019

176 pages

1. À comprendre ici comme l'animal ou le « non-humain ».

2. *Ulysse* est un roman du canon moderniste écrit par



MENU

l'Irlandais James Joyce et publié en 1922. Au vu de sa longueur et de sa complexité, sa lecture requiert peut-être beaucoup de patience, mais d'autres alternatives pour le découvrir existent, comme celle suggérée comme lecture d'été par le professeur Michel Delville de l'Université de Liège. ↩



3. *Printemps silencieux*, ou *Silent Spring* en anglais, est l'ouvrage scientifique vulgarisé le plus connu de la biologiste et auteure Rachel Carson. Il dénonce l'effet cancérigène des pesticides DDT utilisés dans l'agriculture intensive et a d'abord eu un impact sur le public national puis global, au point d'être fréquemment cité comme genèse du mouvement écologiste mondial. L'introduction de son livre est intitulée « A Fable for Tomorrow » (« Une fable pour demain ») et appartient plutôt au registre de la fiction. Cette « fable » déploie une écriture similaire à celle de Lamarche dans la mesure où elle évoque le potentiel métaphorique du printemps lorsqu'il est en fleur, et de la déception voire de l'effroi ressenti lorsqu'il ne l'est pas alors qu'il devrait l'être. ↩
4. Le pathetic fallacy est un terme utilisé pour décrire une figure de style littéraire qui vise à attribuer des sentiments ou qualités humains à la nature ou aux espèces non-humaines. Celle-ci a été souvent critiquée comme étant, bien qu'à vocation poétique, principalement anthropocentrique. ↩



MENU



L'AUTEUR

David Lombard

Lit et cherche dans la littérature américaine à l'ULiège et la KU Leuven pour sa vocation, compose, chante et joue pour ses divers projets musicaux, pêche, marche au milieu des...

David Lombard a rédigé 4 articles sur Karoo.

Derniers articles

1. *Nous sommes à la lisière* de Caroline Lamarche Vers un monde pas si étrange ?

2. *Anatolia Rhapsody* L'exil et ses identités fragmentées

 Lire sa fiche complète



MENU



VOS RÉACTIONS

Commentaires

À votre tour de nous dire ce que vous en pensez, en toute subjectivité...

 Réagir

0

Ossip Ossipovitch de Marie Baudry Murmures d'insurrections

Karoo revient, à retardement, sur Ossip Ossipovitch, premier roman de Marie Baudry paru en 2020 chez Alma Éditeur. Une exploration poétique et foisonnante de la révolte nécessaire. Imaginez : le poète russe Ossip Mandelstam, l'écrivain argentin Juan José Saer et l'auteur tchécoslovaque Karel Capek sont assis en terrasse. Ils discutent du temps qu'il fait, du sens...

par **Thibault Scohier**

LIVRES

Au dos des nuits de Maxime Coton le détournement poétique d'une année remodelée

Au dos des nuits, recueil de poèmes de Maxime Coton et Prix Biennal Robert Goffin 2018 (Fondation Poche), reprend des textes écrits entre le 14 octobre 2010 et le 27 novembre 2019, en

LIVRES

différents lieux. Une longue période, un travail sur le temps et les mots, affinés. Le recueil se divise en douze mois, de...

par **Thibaut Mareschal**



MENU

***Pour trouver la clé, il fallut perdre la
mémoire des serrures***
de Claire Lejeune
**Détricoter la mémoire pour en révéler
le soleil commun**

LIVRES



Pour trouver la clé, il fallut perdre la mémoire des serrures : énigmatique, cette formule éclate rapidement et se déploie, limpide et forte, sous la plume de l'autrice belge Claire Lejeune (1926-2008) dans ce chatoyant recueil de textes inédits publié à L'arbre de Diane. Porte d'entrée sur une production clairvoyante et polymorphe, ce recueil, aux îlots...

par **Fanny Lamby**

 **Plus d'articles livres**

Karoo est un outil d'Indications ASBL, dont l'objectif est d'éveiller l'esprit critique des jeunes et de les sensibiliser par la pratique aux différents langages artistiques. Une initiative rendue possible grâce au soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles (Service Jeunesse, Promotion des lettres et Fond national de la littérature).

© 2021 Indications ASBL

Design by RectoVerso